

298 *Les Egaremens du Cœur*
dit-il. C'est un terme, une façon de parler dont tout le monde se sert, & que personne ne comprend. Ce que nous appellons le ton de la bonne compagnie, nous, c'est le nôtre, & nous sommes bien déterminés à ne le trouver qu'à ceux qui pensent, parlent, & agissent comme nous. Pour moi, en attendant qu'on le définisse mieux, je le fais consister dans la noblesse & l'aisance des ridicules, & je vais, en vous disant tout ce qu'il faut pour avoir le ton de la bonne compagnie, vous mettre en état de juger si ma définition est juste.

Une négligence dans le maintien, qui, chez les femmes, aille jusques à l'indécence, & passe chez nous, ce qu'on appelle aisance & liberté. Tons & manières affectés, soit dans la vivacité, soit dans la langueur. L'esprit frivole, & méchant, un discours entortillé, voilà ce qui, ou je me trompe fort, compose aujourd'hui le ton de la bonne compagnie; mais ces idées sont trop générales pour vous, étendons-les.

Quelqu'un qui veut avoir le ton de la bonne compagnie, doit éviter de dire souvent des choses pensées: quelque naturellement qu'il les exprime, quel-

que peu de vanité qu'il en tire, on y trouve une affectation marquée de parler autrement que tout le monde, & l'on dit d'un homme qui a le malheur de tomber dans cet inconvénient, non qu'il a de l'esprit, mais qu'il s'en croit.

Comme c'est à la médifance uniquement que se rapporte aujourd'hui l'esprit du monde, on s'est appliqué à lui donner un tour particulier, & c'est plus à la façon de médire qu'à toute autre chose, que l'on reconnoît ceux qui possèdent le bon ton. Elle ne sçauroit être ni trop cruelle, ni trop précieuse. En général, & même lorsqu'on songe le moins à railler, ou qu'on en a le moins de sujet on ne peut avoir l'air trop ricaneur, ni le ton trop malin. Rien n'embarrasse les autres davantage, ni ne donne une plus haute opinion de votre enjouement & de votre esprit. Que votre sourire soit méprisant, qu'une fade causticité regne dans tous vos propos. Avec de pareils secours, quelque peu de mérite qu'on ait d'ailleurs, on se distingue, parce qu'on se fait craindre, & que, dans le monde, un sot qui se tourne vers la méchanceté, est plus respecté qu'un homme d'esprit, qui, trop supérieur à ce vil objet pour des-

cendre jusqu'à eux , rit en secret des travers de son siècle , & les méprise assez pour ne pas même les blâmer tout haut.

La noble négligence qu'on veut dans les manieres , quelque recommandable qu'elle soit , est peu de chose sans celle de l'esprit. Les gens du bon ton laissent au vulgaire , & le soin de penser , & la crainte de penser faux. Persuadé , d'ailleurs , que plus l'esprit est cultivé , moins il conserve de naturel , ils se font volontairement bornés à quelques idées frivoles , sur lesquelles ils voltigent sans cesse ; ou si , par hasard , ils savent quelque chose , c'est d'une façon si superficielle , ils en font eux-mêmes si peu de cas , qu'il seroit impossible de leur donner des ridicules là - dessus. Comme rien n'est plus ignoble à une femme que d'être vertueuse , rien n'est plus indécent à un homme du bon ton , que de passer pour sçavant. L'extrême ignorance à laquelle l'usage semble le condamner , est cependant d'autant plus singuliere , qu'il est en même tems établi qu'il ne doit hésiter sur aucune décision.

En effet , repris-je , cela ne laisse pas d'être embarrassant. Moins que vous ne

croyez , répondit il. Une profonde ignorance avec beaucoup de modestie , seroit à la vérité fort incommode , mais avec une extrême présomption , je puis vous assurer qu'elle n'a rien de gênant. D'ailleurs , devant qui parlez-vous ordinairement , pour être si inquiet sur ce que vous dites ? S'il est du ton de la bonne compagnie de décider toujours , il n'en est point de justifier jamais sa décision , & la bonne opinion que l'on a de soi-même. Ignorer tout , & croire n'ignorer rien. Ne rien voir , quelque chose que ce puisse être , qu'on ne méprise , ou ne loue à l'excès. Se croire également capable du sérieux & de la plaisanterie ; ne craindre jamais d'être ridicule , & l'être sans cesse ; mettre de la finesse dans ses tours , & du puérite dans ses idées ; prononcer des absurdités , les soutenir , les recommander ; voilà le bon ton de l'extrêmement bonne compagnie.

Une chose m'embarrasse , interrompis-je. Comment des personnes qui n'ont rien appris , ou se sont crues dans l'obligation de tout oublier , peuvent-elles se parler sans cesse ? Il faut nécessairement avoir l'esprit bien fécond pour soutenir , sans les ressources que four-

nissent les diverses connoissances, une conversation perpétuelle. Car enfin, je vois que dans le monde on ne tarit pas. C'est qu'on n'y a pas de fonds à épuiser, repliqua-t-il. Vous avez remarqué qu'on ne tarissoit point dans le monde, ne vous seriez-vous pas aperçu aussi qu'on s'y parle toujours sans se rien dire; que quelques mots favoris, quelques tours précieux, quelques exclamations, des fades souris, de petits airs fins, y tiennent lieu de tout? Mais on y disserte sans cesse! repris-je. Eh bien! oui, répondit-il, on y disserte sans raisonner, & voilà ce qui fait le sublime du bon ton. Est-ce que l'on peut, sans s'appesantir, suivre une idée? On peut la proposer, mais a-t-on jamais le tems de l'établir? N'est-ce pas même blesser la bienséance que d'y songer? Oui. La conversation, pour être vive, ne sçauroit être assez peu suivie. Il faut que quelqu'un qui parle guerre, se laisse interrompre par une femme qui veut parler sentiment. Que celle-ci, au milieu de toutes les idées que lui fait naître un sujet si noble, & qu'elle possède si bien, se taise pour écouter un couplet galamment obscène: que celui, ou celle qui le chante,

cede, au grand regret de tout le monde, la place à un fragment de morale qu'on se hâte d'interrompre pour ne rien perdre d'une histoire médisante, qui, quoiqu'écoutée avec une extrême plaisir, bien ou mal contée, est coupée par des réflexions usées ou fausses sur la musique ou la poésie qui disparaissent peu-à-peu, & sont suivies par des idées politiques sur le gouvernement; que le récit de quelques coups singuliers arrivés au jeu, abrègent dans le tems qu'on y compte le moins, & qu'enfin un petit-maître, après avoir long-tems rêvé, traverse le cercle, dérange tout pour aller dire à une femme qui est loin de lui, qu'elle n'a pas assez de rouge, ou qu'il la trouve belle comme un ange.

Voilà un portrait bien bizarre, lui dis-je. Il n'en est pas moins ressemblant, repliqua-t-il. Au reste il peut vous prouver qu'il n'y a personne qui ne puisse trouver dans sa vanité, ou dans la stérilité d'autrui, de quoi sentir moins le peu qu'il vaut, & se faire, en dépit de la nature même, une sorte de mérite qui le met au niveau de tout le monde. Mais, vous, lui demandai-je, avez-vous le ton de la bonne compagnie?

Affurément, reprit-il, je le méprise; mais je l'ai pris. Vous avez dû vous appercevoir que je n'ose parler devant personne comme je viens de le faire avec vous; & quand je vous ai prié de me garder, sur tout ce que je vous dirois, un secret inviolable, c'est qu'il m'est d'une extrême conséquence qu'on ne sçache pas ce que je suis, & à quel point je me déguise. Je vous conseille, encore un coup, de m'imiter. Sans cette condescendance, vous n'acquerrez que la réputation d'un esprit dur, & peu fait pour la société. Plus vous refuserez de vous prêter aux travers, plus on s'empressera à vous en donner. Je ne suis pas le seul qui ai senti, que pour ne point passer pour ridicule, il faut le devenir, ou le paroître du moins. Le bon ton a moins d'admirateurs qu'on ne croit, & quelques-uns de ceux qui semblent s'y livrer le plus, ne laissent pas d'être persuadés avec moi, que pour avoir le ton de la vraiment bonne compagnie, il faut avoir l'esprit orné sans pédanterie, & de l'élégance sans affectation, être enjoué sans bassesse, & libre sans indécence.

A présent, ajouta-t-il, nous pourrions en venir aux femmes; mais la con-

versation que nous venons d'avoir ensemble, a été d'une longueur si énorme, qu'avec plus d'ordre, & des idées plus approfondies, elle pourroit presque passer pour un traité de morale. Remettons-en le reste à un autre jour. Si vous avez autant d'envie d'apprendre que j'en ai de vous instruire, nous sçaurons aisément nous retrouver.

Au moins, lui dis-je, répondez à la question que je voulois vous faire. Pourquoi avons-nous besoin qu'une femme nous mette dans le monde? Quelque simple que cette question vous paroisse, elle tient à tant de choses, que je ne sçaurois y répondre sans m'engager dans des détails immenses, repliqua-t-il; je me suis plû à l'étude des femmes, je crois à présent les connoître; je vous en parlerois trop long tems. Eh bien! lui dis-je, effleurons la matiere, quelque autre jour nous l'approfondirons. Non, reprit-il, il m'en coûteroit tout autant, & vous ne seriez pas bien instruit. C'est un sujet qu'il faut traiter de suite, & qui mérite une attention particuliere.

Pour moi, lui dis-je, il me semble que ce n'est pas travailler pour ses plaisirs, que de chercher tant à connoître

les femmes. Cette étude, quand on ne la perd pas de vue, occupe l'esprit dans les tems mêmes où le sentiment seul devoit agir. D'ailleurs, je crois qu'il vaut mieux compter trop sur ce qu'on aime, que de l'examiner avec tant de sévérité. Vous supposez apparemment, repliqua-t-il, que ce que l'on aime doit perdre à l'examen. Je connois si peu les femmes, répondis-je, qu'il seroit peu convenable de me décider sur ce que j'en dois penser; mais je crois en même tems qu'il y en a, dont je puis, en attendant que vous m'instruisiez, penser aussi mal que je voudrai. Ne me laissez-vous point, par exemple, le champ libre sur Madame de Sénanges? Oh! oui, répondit-il, mais vous ferez un jour bien honteux du mal que vous m'en aurez dit, & bien plus encore, quelque tems après, des éloges que vous m'en aurez faits. Je prévois tout ce qui arrivera du dégoût que vous avez conçu pour elle, quoique fort injustement. Vous rendrez, malgré vous, justice à ses charmes, & qui sçait si ce n'est point par amour-propre que vous dissimulez actuellement l'impression qu'elle vous a faite? Qui sçait enfin, si dans le tems que vous

paroissez si content de son absence, & du silence qu'elle garde avec vous, vous ne soupirez pas après son retour, ou ne mourez pas de douleur de sa négligence? Si cela est ainsi, repris-je, il faut avouer que les tourmens de l'amour sont bien aisés à soutenir, car on ne peut pas être moins occupé de quelque chose, que je ne le suis de Madame de Sénanges. Je vous avouerai cependant que je suis surpris qu'entre deux femmes, qui me paroissent d'un égal mérite, vous ne cherchiez pas à me déterminer pour la plus jeune, & après tout, la plus aimable. Madame de Mongennes... Je ne m'y oppose assurément pas, interrompit-il, mais je ne puis en honneur vous conseiller de la prendre; & sans entrer dans les raisons que j'ai pour cela, & qui, à présent, nous meneroient trop loin, je vous dirai simplement, que Madame de Sénanges vous convient mieux que Madame de Mongennes: celle-ci compteroit pour rien, même en vous ayant, le bonheur de vous plaire; l'autre ne croiroit jamais pouvoir assez s'en faire honneur, & à l'âge où vous êtes, c'est à la plus reconnoissante, & non à la plus aimable, que vous devez donner la préférence.

Nous remonâmes alors en carrosse, & nous employâmes le tems que nous avions encore à être ensemble, lui, à tâcher de me convaincre du befoin que j'avois de prendre Madame de Sénanges, & moi à lui persuader que cela ne pourroit jamais être.

Je ne fus pas plutôt rentré, que sans faire beaucoup de réflexions à tout ce que Versac m'avoit dit, je repris mon emploi ordinaire. Rêver à Hortense, m'affliger de son départ, & soupirer après son retour, étoient alors les seules choses dont je pusse m'occuper.

Ce jour si vivement désiré, vint enfin. J'allai chez Hortense, & j'appris qu'elle & Madame de Théville étoient revenues & sorties. Je crus, je ne sçais pourquoi, qu'elles ne pouvoient être que chez Madame de Lursay, & j'y volai. Un intérêt trop vif m'y conduisoit, pour qu'il pût être balancé par la crainte de la revoir, & d'ailleurs ma colere s'étoit affoiblie, & par le tems, & par les réflexions que, malgré moi-même, j'avois faites sur mon injustice.

Il y avoit beaucoup de monde chez Madame de Lursay, mais je n'y trouvais pas Hortense. L'espérance de l'y voir arriver & la certitude qu'au mi-

lieu d'un cercle si nombreux, Madame de Lursay ne trouveroit pas un moment pour me parler, modérèrent mon chagrin, & me firent rester. Elle jouoit quand j'arrivai, & sans paroître ni troublée, ni émue de ma présence, elle ne prit avec moi que les façons que je lui avois vues, lorsqu'il n'étoit encore question de rien entre nous deux.

Après les premières politesses qu'elle me fit dans toutes les regles, sans embarras & sans affectation, elle se rendit à son jeu. J'étois auprès d'elle, & quelquefois elle me parloit sur les coups singuliers qui lui arrivoient, mais d'un air détaché : elle avoit tant de gaieté dans les yeux, je lui trouvois l'esprit si libre, que je ne pus pas douter qu'elle ne m'eût oublié.

Les raisons que j'avois de souhaiter son indifférence me firent recevoir avec une extrême joie tout ce qui pouvoit me la prouver. Tout déterminé que j'étois à rompre avec elle, je ne sçavois pas comment lui dire que je ne l'aimois plus. Le respect qu'elle m'avoit inspiré, étoit en moi comme ces préjugés d'enfance, contre lesquels on se révolte long-tems, avant que de pouvoir les détruire.

Quelque chose que j'en pensasse dans ce moment, l'estime que j'avois eue pour elle, me tyrannisoit encore, & me forçoit à lui déguiser mes sentimens. Je redoutois sur-tout une explication qui ne pouvoit m'être jamais que défavantageuse, puisqu'il n'y avoit eu dans ses procédés, rien qui pût justifier mon changement, & que j'avois à me reprocher tous les miens. Le parti que je lui voyois prendre, étoit donc le seul qui pût me convenir; il nous faisoit rompre sans éclat, sans altercation, sans lenteurs, & nous délivroit, l'un & l'autre, de ces conversations funestes qui brouillent souvent les amans qui se quittent, plus encore que leurs torts mêmes.

Au milieu de tant de sujet de joie, je ne sçais quel mouvement s'éleva dans mon cœur. Charmé qu'elle m'eût quitté, je ne concevois pas qu'elle l'eût pu faire aussi promptement. Je craignis, à ce qu'il me sembla, que sa froideur ne fût affectée, & que je ne la dusse qu'à la contrainte, que le monde qui étoit chez elle lui imposoit. Sans connoître beaucoup l'amour, j'imaginois qu'il ne s'éteint pas tout d'un coup; qu'on peut, dans un violent accès de jalousie, for-

mer le projet de ne plus aimer, mais qu'on ne l'exécute pas; que souvent on se déguise ses sentimens, qu'on veut même les cacher à l'objet qui les fait naître: mais que cette dissimulation coûte trop pour durer long-tems, & qu'on ne sort souvent de cette feinte tranquillité, que pour éclater avec moins de ménagement. De ce raisonnement je conclusois que Madame de Lursay pouvoit bien n'être pas aussi libre qu'elle me le paroissoit, & que j'étois peut-être assez malheureux pour en être plus aimé que jamais.

Pour m'en éclaircir, je l'étudiois avec soin, & plus par l'examen que j'en faisois, je trouvois de quoi m'assurer que son changement étoit réel; plus je sentoits diminuer la joie que d'abord il m'avoit causée. Sans pénétrer la cause du trouble qui se répandoit dans mon ame, je m'y plongeai tout entier: je devins rêveur; & me croyant toujours charmé d'avoir perdu Madame de Lursay, je cessai cependant de lui savoir si bon gré de son inconstance.

Je me demandai enfin, quelle étoit la sorte d'intérêt qui m'attachoit aux mouvemens d'une femme que je n'aimois plus, & que je n'avois même ja-

312 *Les Egaremens du Cœur*
mais aimée. En effet, que m'importoit-il qu'elle m'eût ôté son cœur, & que pouvois-je avoir à craindre, que le malheur d'en être encore aimé ?

Ce que je me disois là-dessus étoit sensé, & à force de me le dire, je crus avoir triomphé de ma vanité. Ce n'étoit pas sans dessein que Madame de Lursay cherchoit à la mortifier, & ce ne fut pas non plus sans succès.

Sa partie finit : elle me proposa de jouer avec elle ; je l'acceptai. Mon oisiveté m'ennuyoit, & je me flattai que l'occupation du jeu m'enleveroit à des idées qui commençoient à m'être importunes. Je jouai donc, mais avec une distraction extrême, & n'osant presque jamais regarder Madame de Lursay, dont l'air assuré & tranquille ne se démentoit pas, & qui se livroit avec intrépidité aux remarques qu'elle voyoit que je faisois sur elle.

Jusques-là, je pouvois croire simplement que je n'étois plus aimé, & elle ne m'avoit pas encore donné lieu de penser qu'elle en aimât un autre.

Le marquis de*** qui jouoit avec nous, & qu'elle avoit ramené de la campagne, lui parut apparemment propre à me donner de l'inquiétude, elle commença

& de l'Esprit.

315
commença à lui sourire, à le regarder fixement, & à lui faire enfin de ces agaceries qui, quoique peu fortes en elles-mêmes, répétées, deviennent décisives.

Sans se compromettre au point de lui donner des espérances, & de s'attirer une déclaration dont elle auroit été embarrassée, elle en fit assez pour me faire croire que, non contente de rompre avec moi, elle cherchoit à se consoler de ma perte, & que c'étoit assurément un commencement d'aventure. Je ne la regardois jamais que je ne trouvasse ses yeux attachés sur le marquis, & elle ne s'apercevoit pas plutôt de l'attention avec laquelle je l'examinois, qu'elle ne les ramenât précipitamment sur ses cartes, comme si ç'eût été à moi sur-tout qu'elle eût voulu cacher ses sentimens.

Ce manège à la fin m'impacienta : ce n'étoit pas qu'il interressât mon cœur ; mais il me sembloit que je jouois-là un rôle désagréable, & qu'au moins elle auroit dû me l'épargner. Je me sentoispour elle un mépris ! Elle m'inspiroit une indignation qu'à peine je pouvois dissimuler.

Verfac ne m'a pas trompé, me disois.
Tome I. Partie III. O

je, & je ne sçais pas comment on ne donne que le nom de coquette à une femme de cette espece. Jamais on n'a agi avec moins de ménagement. Qu'elle ait cessé de m'aimer, cela est simple, son changement m'oblige, & à Dieu ne plaise que je veuille le lui reprocher ! Mais que rien ne l'arrête, & qu'avec plus d'indécence qu'elle n'en peut trouver à Madame de Sénanges, que sans m'avoir dit du moins qu'elle vouloit rompre avec moi, sans que ma présence la contraigne, sans être sûre même que je ne l'aime plus, elle se livre avec tant de fureur à un nouveau goût, c'est, je l'avoue, ce que je n'aurois jamais osé imaginer. Mais elle ne m'a pas aimé, reprenois-je, je n'ai été, comme Pranzi, & mille autres, que l'objet de son caprice. L'homme qui lui plaît aujourd'hui, lui sera inconnu demain, & j'aurai bientôt le plaisir de lui voir un successeur.

Pendant que je m'entretenois d'une façon si peu flatteuse pour elle, je ne songeois point à m'observer, & mon air froid & brusque ne lui permettoit pas d'ignorer ce qui se passoit dans mon cœur. Il m'échappoit des mouvemens d'impatience qu'elle sçavoit bien qu'or-

dinairement le jeu ne me donnoit pas, & que je ne pouvois pas même alors rejeter sur lui. Je regardois ma montre à chaque instant, & comme si ce n'eût pas été assez d'elle pour m'apprendre l'heure qu'il étoit, je consultois encore celles des autres. Madame de Lursay m'interrogea deux fois, sans pouvoir tirer de moi rien qui répondit à ce qu'elle m'avoit demandé. J'étois devenu stupide, & ce qu'il y a de plus singulier, c'est que tout cela se passoit dans mon cœur pour une femme à qui le moment d'aparavant j'aurois dit avec joie, rompons, ne nous soyions plus rien l'un à l'autre ; dont le changement m'étoit nécessaire, & dont la seule idée m'étoit importune ; & qu'enfin ce cœur, que son inconstance déchiroit, étoit tout entier à une autre.

Quelle bizarrerie ! & nous osons reprocher aux femmes leur vanité ! Nous qui sommes sans cesse le jouet de la nôtre, qu'elle fait passer à son gré de la haine à l'amour, & de l'amour à la haine & qui nous fait sacrifier la maîtresse la plus tendrement aimée, & la plus digne de l'être, à la femme du monde que nous aimons le moins, & que souvent nous méprisons le plus.

Telle étoit à peu près ma situation. Je cédois insensiblement à Madame de Lurfay sans le sçavoir. J'étois outré qu'elle eût pu si-tôt songer à un autre engagement, & ce qui, si j'avois sçu penser, auroit dû me détacher d'elle pour toujours, étoit ce qui la rendoit pour mon cœur plus redoutable que jamais.

Je ne pouvois cependant pas dire que ce qu'elle m'inspiroit fût de l'amour : j'étois entraîné par des mouvemens que je ne connoissois point, & que je n'aurois pas pu me définir : ils étoient violens sans être tendres, aucun desir ne s'y mêloit, & j'étois piqué, sans être amoureux. Qu'elle eût paru sensible un instant, que je l'eusse revu jalouse, emportée, qu'elle eût fait des efforts pour me ramener, le charme se seroit dissipé : ma vanité contentée de l'humiliation où je l'aurois vue, mon cœur n'auroit plus retrouvé en elle qu'un objet indifférent, & peut-être méprisé.

Ce fut ce qui n'arriva pas. Madame de Lurfay sçavoit combien il seroit dangereux pour elle de me détromper : elle n'avoit pas besoin de m'étudier pour démêler ce qui se passoit dans mon ame. J'aurois été le premier sur qui son stratagème, tout usé qu'il étoit, auroit été

sans puissance; mais pour qu'il fît tout ce qu'elle en attendoit, il falloit le pousser jusques où il pouvoit aller. Je n'étois encore qu'ébranlé, & elle me vouloit vaincu.

La partie où elle m'avoit engagé, ne fut pas si-tôt finie, que dans mon premier mouvement de dépit, je m'approchai pour prendre congé d'elle; mais d'un air si contraint, qu'elle sentit bien qu'elle n'auroit pas de peine à me faire rester.

Où voulez-vous aller ? me dit-elle gaiement. Quelle folie ! Il est si tard ! J'ai compté sur vous. Vous me déblierez de ne pas demeurer ici. Je vous déblierois bien plus d'y rester, répondis-je d'un ton ému, & je ne pars que pour ne vous pas déplaire. C'est, reprit-elle, sans me contraindre en aucune façon, que je cherche à vous retenir. J'ai toujours beaucoup de plaisir à vous voir. Je ne conçois pas sur quoi vous pouvez jamais vous croire de trop chez moi. On est accoutumé à vous y voir vivre avec une extrême liberté, & l'on doit être surpris, je dois l'être toute la première, de vous voir aujourd'hui faire des façons depuis si longtemps bannies d'entre nous. Je les crois